

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE

EXIGENCE DE SAVOIR-VIVRE ET TENTATION DE LA
GROSSIÈRETÉ
DANS L'ŒUVRE DE NICOLAS BOURBON

Même si, comme le reconnaissait Jean-Claude Margolin, « la Renaissance [...] n'a pas inventé la civilité »¹ et quoique les théories de Norbert Elias soient parfois ou partiellement remises en cause², on considère généralement avec lui que c'est au XVI^e siècle que se constituèrent massivement les règles de savoir-vivre qui devaient irriguer la société européenne pour des siècles³. En effet, s'il est vrai qu'Érasme s'appuie en partie sur une tradition antique et médiévale, c'est essentiellement à partir de la publication et du succès retentissant de sa *Civilité puérile* en 1530⁴ (« texte fondateur » et « matrice » selon Jacques Revel dans *l'Histoire de la vie privée*⁵) que se multiplièrent les opuscules destinés à enseigner aux enfants les « bonnes manières » et, en même temps, à fixer celles-ci pour les adultes, qu'il s'agit de comportement proprement dit ou de manière de s'exprimer.

Parmi ces ouvrages figure une pièce de trois cent cinquante vers, en distiques élégiaques, d'un jeune professeur originaire de Champagne, installé à Lyon après un bref séjour à Paris puis un exil en Angleterre dû à ses convictions évangéliques un peu trop vigoureusement affirmées, Nicolas Bourbon. Destiné aux élèves dont il avait la charge en Angleterre⁶, son *Opusculum puerile ad pueros de moribus, sive Παίδεργον*⁷ fut d'abord publié seul chez Gryphe, à son retour en France en 1536, avant d'être inséré au début du livre V des *Nugarum libri octo*, publié chez le même imprimeur deux ans plus tard⁸. L'ouvrage

¹ « La civilité nouvelle. De la notion de civilité à sa pratique et aux traités de civilité », dans *Pour une Histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, sous la dir. d'A. Montandon, P.U. de Clermont-Ferrand, 1994, p. 151-177 (p. 151).

² Voir en particulier R. Muchembled, qui suggère que les hommes du XVI^e siècle sont dans leur ensemble « violents, sales et méchants » : c'est le titre du premier chapitre de *L'invention de l'homme moderne* (Paris, Fayard, 1988, 2^e éd., Paris, Hachette, 1994) consacré aux XV^e et XVI^e siècles (p. 15-82) ; il est vrai que le chapitre suivant, portant plus spécifiquement sur le XVI^e siècle, s'intitule tout de même « le temps des médiateurs » (p. 83-134).

³ Voir *La Civilisation des mœurs*, trad. fr. P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (nombreuses rééd., dont Le livre de poche, 1977 et Press Pocket 1989).

⁴ *De civilitate morum puerilium*, Bâle, Froben, 1530.

⁵ Sous la dir. de Ph. Ariès et G. Duby, Paris, Seuil, 1986, t. 3 « De la Renaissance aux Lumières », sous la dir. de R. Chartier, chap. 2, 1 : « Les usages de la civilité », p. 169-209 (p. 171).

⁶ On compte parmi eux les fils de plusieurs grands personnages de la cour d'Henry VIII et Anne Boleyn : Henry Norris, Henry Carrey, Thomas Harvey, Henry Dudley... Leur âge semble s'échelonner, au moment où Bourbon est leur précepteur, entre sept et seize ans. Voir à leur sujet E. Ives, « A Frenchman at the Court of Anne Boleyn, poet Nicholas Bourbon », *History Today*, 1998 et sur le site http://www.findarticles.com/p/articles.mf_m1373/is_n8_v48/ai_21031905.

⁷ Il porte le titre d'*opusculum puerile* parce que, comme l'affirme l'épître liminaire de l'édition de 1536, il s'agit d'un ouvrage commencé dans la jeunesse de Bourbon (*pene adolescentulus*, fol. A 2 r^o et v^o) : il aurait été encouragé à l'écrire par son professeur qui, plein d'admiration pour lui, lui avait confié le soin de s'occuper de ses propres camarades (*pueros aliquot aequales meos mihi commendavit, ibidem*) ; mais, se sentant finalement trop faible pour une telle entreprise, il aurait à cette époque renoncé (*manum de tabula tollere malui, quam periculoso argumento diutius immorari, Ibidem*).

⁸ C'est la reine Anne Boleyn qui semble avoir confié à Bourbon exilé dans son pays de jeunes élèves à former (voir *Nugarum libri octo*, ép. VII, 15, 1 : *Ad eandem [Reginam Britanniae, heram] : Tu mihi formandos pueros, Regina,*

s'inspire à la fois du *De civilitate* et du *De pueris statim liberaliter educandis*⁹ d'Érasme, dans l'esprit sinon dans les détails selon Margaret Mann Philips, qui l'a la première étudié dans un article de 1984¹⁰ : Bourbon y prône une pédagogie qui refuse absolument les châtiments corporels¹¹, qui insiste sur les bienfaits d'un entraînement permanent¹² tout en faisant la place au jeu¹³, et passe en revue les différentes étapes la formation intellectuelle du jeune élève, des rudiments de la grammaire¹⁴ à l'apprentissage¹⁵ des langues et aux auteurs les mieux adaptés¹⁶. Comme chez Érasme, une grande importance est aussi accordée à la religion (de la nécessité de la prière matinale¹⁷ à l'idée que, sans la piété, toute connaissance est vaine¹⁸) et à ce que nous appellerions la « morale » (être poli¹⁹, avenant sans exubérance²⁰, respectueux des adultes²¹, ne pas chercher à écraser ses camarades²², ne pas voler, ne pas blesser autrui, ne pas jurer²³...). Mais l'on a montré qu'une caractéristique des ouvrages de civilité à la Renaissance est de consacrer à l'hygiène et à la manière de se tenir à table plusieurs conseils, qui en forment bien souvent le passage « le plus roboratif », comme le dit avec humour Tristan Vigliano²⁴ ; Bourbon ne déroge pas à cette règle : dans le *Paedagogion* comme dans la *Civilité puérile*, les enfants sont engagés à se laver le visage, les dents, les yeux et les mains dès le saut du lit²⁵, et les leçons concernant les comportements à table occupent vingt vers²⁶, soit un dixième de l'ensemble. Le professeur y enseigne à faire preuve de « modération », à pas manger de façon excessive et ne pas se servir avec trop de

dedisti). L'ouvrage eut manifestement beaucoup de succès : une trentaine d'années après sa parution, Jean Des Caurres, principal du collège d'Amiens et ami de Dorat, en proposa un commentaire : *Joannis Des Caurres Ambianensis paedagogii moderatoris ad vulgarem popularemque sensum accommodatae enarrationes in Nicolai Borbonii Vandoperani poetae clarissimi libellum De Moribus in puerorum gratiam ad illustrissimum Cardinalem Antonium a Crequy*, Paris, Jean Bienné, 1571.

⁹ Bâle, Froben, 1529.

¹⁰ « The *Paedagogion* of Nicolas Bourbon », dans *Neo-Latin and the Vernacular in Renaissance France*, ed. by G. Castor and T. Cave, Oxford, Clarendon Press, 1984, p. 71-82 (p. 76 : « Some influence Erasmian can be recognized, more in spirit than in details »). Avant elle, G. Carré, dans sa thèse en latin sur Nicolas Bourbon, avait passé en revue les idées pédagogiques de celui-ci, mais sans vraiment les analyser (*De vita et scriptis Nicolai Borbonii*, Thèse, Paris, Hachette, 1888, 3^e partie : *Quod de puerorum institutione senserit Borbonius*, p. 60-85).

¹¹ *Paedagogion*, v. 101-102 : *Orbilios odi qui, quos lenire decebat / obtundunt animos uerberibusque tonant.*

¹² *Ibidem*, v. 45 : *Quid tam difficile est quod non cura improba uincat ?*

¹³ *Ibidem*, v. 171-172 : *Vos, cum tempus erit ludendi et facta potestas, / Ludite [...].*

¹⁴ *Ibidem*, v. 71-72 : *Prima rudimenta et certa perdiscite leges / Grammaticas : nec uos terreat iste labor.*

¹⁵ Le latin et le grec, mais sans rejeter les langues vernaculaires : Bourbon suggère l'utilité d'apprendre le français et l'anglais bien sûr, mais aussi l'italien et l'allemand (v. 165-168).

¹⁶ La liste des auteurs recommandés par Bourbon comporte Horace, Hésiode, Virgile, Homère, Cicéron, Salluste et Térence, auquel est accordée la palme (v. 131 : *Sed meruit palmam punctumque Terentius omne*).

¹⁷ *Paedagogion*, v. 7 : *Surgite mane citi, precibusque ex corde profectis...*

¹⁸ *Ibidem*, v. 51 : *Si desit pietas, est uana scientia rerum.*

¹⁹ *Ibidem*, v. 17-18 : *[...] si quis me ex more salutet, / idque uerecundo factitet ore, probo.*

²⁰ *Ibidem*, v. 59 : *Nec nimium laetos nec tristes approbo uultus.*

²¹ *Ibidem*, v. 79-80 : *Si senior dignusque aliquis compellet, honestum est / Huic aperire caput, flectere saepe genu.*

²² *Ibidem*, v. 23 : *Nolite in coetu sedes ambire supremas.*

²³ *Ibidem*, v. 137-138 : *Laedere, furari, iurare, lacessere quemquam / In Christi famulos absit ut ita cadant.*

²⁴ T. Vigliano *Grobianus. Petit cours de muslerie appliquée pour goujats confirmés ou débutants* (Paris, Les Belles Lettres, 2006, introduction, p. 10-41) : « Mais le chapitre consacré aux repas [dans les traités de civilité] restera toujours le plus roboratif. Tout s'organise autour d'eux » (p. 11).

²⁵ *Paedagogion*, v. 11 : *Os aquula et dentes oculique manusque lauentur.* J. Revel fait remarquer qu'au XVI^e siècle encore, la propreté « passe pour l'essentiel par l'eau, et elle ignore le corps, à l'exception du visage et des mains qui en sont les seules parties montrées » (« Les usages de la civilité », art. cité, p. 190).

²⁶ *Ibidem*, v. 301-320. Et Bourbon précise en outre : *Hic si omnes uellem leges praescribere mensae, / Sat mihi dicturo non foret una dies.* Érasme pour sa part affirme que se laver le visage le matin à l'eau froide est « aussi propre que salubre » (*Civilité puérile*, éd. présentée par Ph. Ariès, trad. A. Bonneau, Paris, Ramsay, 1977, p. 66).

précipitation car, affirme-t-il, « Gloutons, ventres, parasites, voilà bien / des noms infâmes »²⁷.

Ainsi, dans ces conseils, Bourbon se montre un homme de son époque et considère qu'il a pour tâche – tâche conjointement confiée à lui par Dieu et les parents de ses élèves – d'inculquer aux enfants non seulement le savoir mais également les bonnes mœurs²⁸. Il s'agit pour lui, comme pour tous les auteurs d'ouvrages de civilité, d'encourager chez les enfants des comportements supposés ensuite devenir automatiques, passant ainsi, comme l'a bien analysé Norbert Elias, de la contrainte imposée à l'autocontrainte²⁹ ou, pour le dire autrement, de viser à « l'incorporation des règles sociales par chaque individu »³⁰. De fait, il possède la certitude, répétée à la fois dans son ouvrage de civilité et dans ses recueils d'épigrammes, que l'enfant est malléable, et qu'il convient donc de le « former », sous peine de le voir sa gâter ; c'est ce qu'il exprime à plusieurs reprises, par exemple dans une épigramme des *Nugarum libri octo* à destination des maîtres :

Ad praeceptores seu puerorum formatores, distichon
Si puerum quocumque uelit sinis ire, peribit :
*Si desit fraenum, non retinebis equum*³¹.

L'analogie avec le cheval lui semble même tout particulièrement convaincante, puisqu'il la reprend dans la pièce suivante :

Aliud
Quisquis amas puerum et saluum esse cupis esse, coerce :
*Non nisi fit fraeno mitior acer equus*³².

Il s'agit donc de réfréner les mauvais instincts des enfants afin, dit Bourbon, « d'adoucir par l'enseignement leur cœur de cire [donc malléable]³³ ». Et cet enseignement peut passer par des conseils, des encouragements, des objurgations, mais aussi des exemples et des contre-exemples.

Dès lors, il n'est pas surprenant que, dans ses recueils d'épigrammes³⁴, dont il emprunte la manière aussi bien à Catulle qu'à Martial, Bourbon prenne plaisir à brocarder des comportements qui ne se conforment pas à la norme nouvellement définie comme critère de savoir-vivre. Pour ce qui est de la « civilité de table », c'est le cas de « Porcinet » (*Porculus*, sans doute Noël Bêda, le directeur du collège Montaigu, fréquemment accusé de

²⁷ *Ibidem*, v. 311-312 : *Lurcones, uentres, parasiti, infamia sunt haec / Nomina.*

²⁸ *Ibidem*, v. 159-161 : *Vos Deus ipse mihi uestrique dedere parentes / Non ob Grammaticen Rhetoricenque modo, / Verum etiam ut mores sub me discatis honestos.*

²⁹ Voir N. Heinlich, *La Sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, 1997, 2^e éd. 2002, p. 13 : « c'est le passage de la contrainte sociale à l'autocontrainte, autrement dit à l'intériorisation du contrôle des émotions et des pulsions ».

³⁰ J. Revel, « Les usages de la civilité », art. cité, p. 184.

³¹ *Nugarum libri octo*, IV, 54 : « Aux maîtres ou aux formateurs des enfants. Si tu permets à l'enfant d'aller où il veut, il ira à sa perte : / Sans frein, tu ne retiendras pas un cheval ».

³² *Ibidem*, IV, 55 : « Qui que tu sois, toi qui aimes les enfants et veux leur bien, tiens-les en bride : / Sans frein, un cheval fougueux ne s'adoucir pas ». L'analogie lui plaît tellement que la pièce IV, 56 est la traduction en grec de IV, 55.

³³ *Paedagogion*, v. 97 : *Cerea mansuescunt puerorum pectora dictis.*

³⁴ *Epigrammata*, Lyon, Laurent Hyllaire, 1530 ; *Nugae*, Paris, Vascosan et Bâle, Cratander, 1533 ; *Nugarum libri octo*, Lyon, Gryphe, 1538 et Bâle, Vascosan, 1540. J'ai donné une édition des *Nugae* de 1533 parues chez Vascosan (Genève, Droz, 2008).

ne pas respecter dans sa vie privée la règle austère de Standonck qu'il imposait à ses écoliers³⁵), accusé de tant manger que son ventre s'est enflé au point qu'il n'est plus « que ventre » (*totum uentrem*) et que, si on le pendait à une fourche, « c'est une amphore qui pendrait, non un homme »³⁶. C'est aussi et surtout le cas de Pontilianus qui, négligeant l'usage de la fourchette – qui commençait alors à se répandre – ou même du couteau³⁷, se sert et sert les convives en piochant dans le plat avec ses mains (*manibus tractare*). Une telle attitude sentirait déjà son rustre médiéval³⁸ et suffirait à faire de Pontilianus un objet de mépris. C'est celle que, dans sa « fausse civilité », Grobianus conseillera quelques années plus tard (« Presser la nourriture entre les doigts et l'entamer avec les dents, c'est à la fois bienséant et fort commode »³⁹). Mais Bourbon juge bon d'accentuer la charge et de faire de sa victime un contre-modèle absolu : non seulement Pontilianus sert les convives avec ses doigts, non seulement ses mains sont sales (alors que, dès le XV^e siècle, Antoine de La Sale par exemple recommandait à Jehan de Saintré de bien prendre garde à la propreté de ses mains en servant son maître⁴⁰), mais il est doté de mœurs moins ragoûtantes encore. L'ensemble de l'épigramme est en effet le suivant :

*Rumor ait crebro te, Pontiliane, cacantem,
Ventris onus digitis accelare tuis ;
Nec tamen in coena manibus tractare uereris
Carnes et quadris accumulare meis.
Ah, satis est, obsecro, quiesce tibi que ministra !
Non placet obsequium, Pontiliane, tuum*⁴¹.

³⁵ Voir à ce sujet par exemple M. Godet, *Le Collège de Montaigu*, Paris, Champion, 1909, p. 15 ; pour une réévaluation au moins partielle de Noël Bédard, voir W. Bense, *Noël Bédard and the Humanist Reformation at Paris, 1504-1534*, 3 vol., Harvard, diss. non publiée, 1967 ; l'article « Bédard, Noël » dans K. Farge, *Biographical Register of Paris Doctors of Theology, 1500-1536*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 1980, p. 31-36 ; J. Lecoq, *Autour de la Poetica de François Dubois*, dossier d'Habilitation soutenu à l'Université Paris IV, 2000 et A. Laimé, *Pierre Caron, Noël Bédard, précédé de « Le diabolique docteur et les saints érudits »*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

³⁶ *Nugarum libri octo*, I, 90 : *Quaeris cur adeo intumuit tibi, Porcule, uenter ? / Vt totum uentrem, Porcule, te faceret ; I, 91, 3-4 : Si nunc in furca penderes, Porcule, (dixi) / Amphora penderes, non homo.*

³⁷ Sur l'usage de la fourchette, marquant un rapport plus distant avec la nourriture et, puisque les convives ne puisent plus tous à la main dans le même plat, avec le corps des autres, voir les pages célèbres de N. Elias, par exemple : « Des hommes qui mangeaient comme les hommes du Moyen-Âge, qui prenaient la viande dans le même plat avec les doigts [...] entretenaient entre eux des rapports différents des nôtres [...] Ce qui manquait dans ce monde « courtois » ou ce qui n'existait pas dans la même mesure qu'aujourd'hui, c'était ce mur invisible de réactions affectives se dressant entre les corps, les repoussant, les isolant [...] (*La Civilisation des mœurs*, p. 116-117).

³⁸ Voir S. Delzescaux, *Norbert Elias. Civilisation et décivilisation*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 133 : « Si l'habitude de manger avec les doigts, qui caractérise la *phase médiévale*, perdure durant des siècles, un ensemble de codes plus ou moins stricts viennent néanmoins en réglementer la pratique, l'intégration de la fourchette dans le courant du XVI^e siècle [...] donnant lieu à une nouvelle codification des manières de table » (souligné par l'auteur).

³⁹ *Grobianus*, livre 1, chap. 4 : *Compressam digitis arrodere dentibus escam / Et decet et secum commoda multa uehit* (trad. T. Vighiano, éd. citée, p. 68).

⁴⁰ A. de La Sale, *Jehan de Saintré*, Paris, éd. et présentation J. Blanchard, trad. M. Quereuil, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1995, cité par G. Vigarello, *Le Propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen-Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 55.

⁴¹ « La rumeur publique dit que bien souvent, Pontilianus, quand tu fais tes besoins, / Tu te sers de tes doigts pour aider la charge de ton ventre à sortir plus vite. / Et pourtant, pendant les repas, tu n'hésites pas à te servir de tes mains, / Et à accumuler les morceaux de viande sur mon assiette. / Ah, c'est assez, je t'en prie, arrête, ne sers que toi-même ! / Elle ne me plaît vraiment pas, Pontilianus, ton obligeance ».

La forme de la pièce est incontestablement parfaitement travaillée et raffinée : l'apostrophe, définie par Pierre Laurens comme un « élément d'allègement et de rythme »⁴², sert ici à structurer l'épigramme en boucle et à mettre sa pointe en valeur ; le rythme heurté du dernier hexamètre, ses sonorités dures et sa coupe penthémimère mettant en valeur l'expression *satis est* traduisent l'indignation et le dégoût du poète ; enfin, la mise en relief du terme *obsequium* à la coupe du dernier pentamètre vient souligner la stupidité de Pontilianus, qui croit être poli et serviable alors qu'il n'est que répugnant. Mais il va de soi que ce raffinement de la forme va de pair avec la grossièreté et la scatologie volontaires du contenu. Or Bourbon, dans le *Paedagogion*, insistait fermement sur la nécessité absolue d'avoir un langage châtié et des plaisanteries de bon ton, et mettait ainsi en garde ses élèves :

*Obscoenos nitate sales et turpia uerba,
Et cane scurrileis peius et angue iocos. [...]
Vestra piium debent uerba referre salem*⁴³.

Bien sûr, ces conseils s'adressaient à des enfants ou à de tout jeunes gens : mais il me semble remarquable que Bourbon, dans ses épigrammes, prenne un malin plaisir à contrevenir aux règles de convenance langagière qu'il fixe par ailleurs. Cela est d'autant plus remarquable que, d'une part, il semble inciter les jeunes gens à lire aussi sa production poétique, dans laquelle figurent encore nombre de pièces morales à leur intention⁴⁴ et que, d'autre part, dans l'ensemble des *Nugarum libri octo*, de telles épigrammes grossières se multiplient.

Sans même en faire une récapitulation exhaustive qui serait fastidieuse, on ne peut qu'être impressionné par la moisson que l'on glane en parcourant le recueil. Au fil des pièces apparaissent ainsi en I, 15 un Hugon qui fait au lit et à qui sa femme sert donc de pot de chambre⁴⁵, tandis que dans la pièce suivante, il est dit affligé d'une bouche « qui pue plus que latrines »⁴⁶ ; en I, 74 un « immonde buveur d'urine » (*lotii turpissime potor*) ; en I, 100 une *anus lasciuens* qui, « édentée » (*edentula*), « pleine de prurit » (*pruriri*), poursuit de ses assiduités Bourbon, lequel lui jette à la face :

*Ventre tuo magis adridet mihi uile sepulchrum
Carnificis podex pulchrior ore tuo*⁴⁷.

Certes, Bourbon s'inspire là des invectives de Catulle à Aemilius (97, 1-2 : *Non [...] quicquam referre putavi / Vtrum os an culum olfacerem Aemilio*), mais l'intertexte antique ne suffit pas à atténuer la grossièreté du propos. Et c'est avec la même obscénité qu'au livre VIII, il

⁴² *L'abeille dans l'ombre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 264.

⁴³ *Paedagogion*, v. 253-256 : « Abstenez-vous des plaisanteries obscènes et des vilains mots, / et fuyez, plus que chien et serpent, les plaisanteries qui sentent leur bouffon. / [...] / Vos paroles ne doivent contenir que pieuses plaisanteries ». Pour l'adage *Odit cane peius et angue*, voir Érasme, *Adages* (trad. fr. sous la dir. de J.-Chr. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, adage 1863).

⁴⁴ Par exemple, *Nugarum libri octo*, IV, 57, 1-3 : *Oro omnes pueros, hunc qui legere libellum, / Aequi bonique ut consulant, / Vt pro rege preces fundant, pro sanguine regis, / Pro patria, pro Gallia*.

⁴⁵ *Nugarum libri octo*, I, 15, 5-6 : [...] *talis istam / Hugo, matula mentulam decebat*.

⁴⁶ *Ibidem*, I, 17, 4 : *Ore tuo putet nulla latrina magis*.

⁴⁷ *Ibidem*, I, 100, 11-12 : « Mais ton ventre me plaît moins qu'un vulgaire tombeau / et le trou du cul d'un bourreau est plus tentant que ta bouche ».

s'en prend à une *scortum* vieillissante qui demande bien imprudemment un certain prix pour ses faveurs : feignant de vouloir la ramener à la raison, il l'interroge avec une naïveté feinte à la fin de la pièce, dans un vers dont l'allitération en *-u* insiste, si besoin était, sur le terme important et rend très ironique l'usage de la si raffinée strophe sapphique :

[...] *Quis umquam*
(Qui sapit) uulvam ueterem recenti
Charius emit ?⁴⁸

Ailleurs encore, Bourbon s'en prend à un anonyme et à sa *cauda salax*⁴⁹, à Casca qu'il écarte avec une vigoureuse paronomase (*si non uis mecum ludere, Casca, caca*⁵⁰) ou à Casper et Violetus, qui portent bien leur nom car l'un « pue le bouc et [l'autre] la merde » (*capere / oletum*)⁵¹ – on reconnaît là, parodié, le motif traditionnel du *nomen / omen* – ; et, fait aggravant, on apprend dans l'épigramme suivante la raison de la mauvaise odeur de Casper : il « pue », car il « lèche le sexe immonde d'une putain pleine d'abcès »⁵².

J'arrête là cette énumération qui pourrait finir par lasser... Il est clair que, dans ces pièces qui s'inspirent souvent des épigrammes les plus violentes de Catulle, Bourbon éprouve un plaisir certain à transgresser les règles du bon goût, et jubile de proposer des pièces à la fois parfaitement obscènes pour le fond et, dans leur grande majorité, parfaitement raffinées et cultivées pour la forme.

Mais une chose me paraît tout à fait frappante, c'est le nombre de pièces proprement « scatologiques », c'est-à-dire qui évoquent les excréments ou les mauvaises odeurs corporelles : comme on l'a vu, Hugon fait au lit et sa bouche ressemble à des latrines, Pontilianus sert les convives avec des mains qui gardent trace de ses activités antérieures, tel autre boit son urine, le visage de la vieille lascive est plus propre que le cul d'un bourreau, Casca est encouragé à « aller chier », Violetus pue la merde... Et d'autres encore sont accablés de la même façon : le tombeau de Marron « pue » parce qu'il renferme le corps et l'âme d'un ignoble avare⁵³ ; Rufus quant à lui « pue à tout moment », sans même qu'en soit précisée la raison, cette insulte ne lui étant adressée que parce qu'il s'est moqué de l'assiduité aux études de Bourbon⁵⁴... Parfois donc, le poète ne se soucie pas d'expliquer pourquoi telle ou telle de ses cibles dégage une mauvaise odeur ; en fait, il semble que les verbes *olere* ou *foetere* finissent parfois chez lui par se lexicaliser, en quelque sorte, par prendre un sens différent de leur sens propre, et par devenir l'injure suprême et le signe d'une mauvaise qualité d'être. C'est le cas dans l'épigramme VII, 23 qui s'en prend à un certain Plancus, *praedelicatum atque effoeminatum adolescentem* : pour Bourbon comme pour les auteurs de l'Antiquité, un trop grand raffinement est un signe d'homosexualité, ce que, avec une intolérance caractéristique selon Maurice Lever des classes populaires et bourgeoises de la Renaissance française⁵⁵, il condamne violemment ; aussi explique-t-il sentencieusement à Plancus que : *Vir male olet qui semper bene olet*⁵⁶.

⁴⁸ *Ibidem*, VIII, 21, 22-24 : « Quel homme sage a jamais payé une vieille vulve / plus cher qu'une jeune ? »

⁴⁹ *Ibidem*, II, 14.

⁵⁰ *Ibidem*, II, 160, 2 : « Si tu ne veux pas jouer avec moi, Casca, va chier ».

⁵¹ *Ibidem*, II, 162, 3 : *Nam Casper caprum redolet, Violetus oletum.*

⁵² *Ibidem*, II, 163 : *Dic mihi ficosi qui linguas putria scorti / Inguina, quid mirum si male, Casper, oles.*

⁵³ *Ibidem*, I, 109 : *Ab foetet nimis ! huic foueae Marronis auari / Corpus inest et mens : flecte, uiator, iter.*

⁵⁴ *Ibidem*, II, 24 : *Rufe, quid obiectas studiis quod macerer omni / Tempore ? Cur omni tempore Rufus olet ?*

⁵⁵ M. Lever, *Les Bûchers de Sodome. Histoire des « infâmes »*, Paris, Fayard, 1985, p. 76.

⁵⁶ *Nugarum libri octo*, VII, 23, 2.

Le cas est encore plus frappant dans l'épigramme VII, 18, dans laquelle l'accusation de mauvaise odeur est détachée de tout contexte olfactif :

*Iratas habeam Musas irataque Phoebi
Numina et iratam Pallada, quicquid agam
Dii me omnes perdant, nisi mox ostendero qui sis,
Vita mihi pergat si male olere tua*⁵⁷.

De la cible de cette pièce, on ne sait rien, sinon que Bourbon lui attribue le pseudonyme bien choisi de Hircius (*hircus*, le bouc), tandis que la pièce suivante nous apprend qu'il est *impurissimus*⁵⁸ et nous détaille longuement ses pratiques sexuelles jugées répugnantes. Il est donc clair qu'aux yeux (ou au nez) de Bourbon, le vice dégage une odeur pestilentielle et qu'inversement, dégager une mauvaise odeur est signe de vice.

Et il me semble y avoir là un élément intéressant d'histoire des mentalités. Quand Robert Muchembled écrit dans *L'Invention de l'homme moderne* que :

l'importance de l'odorat [est un] facteur *tardif* de différenciation sociale. Le XV^e et le XVI^e siècles apparaissent de ce fait comme des périodes d'odeurs fortes, communément partagées par les élites et les masses populaires, dans une même indifférence culturelle à la saleté, dans une même absence de dégoût face à l'urine, aux excréments [...]⁵⁹,

cette affirmation me paraît relativement excessive. Georges Vigarello montre qu'au contraire, au XVI^e siècle déjà, les « odeurs fortes » étaient « déjà rejetées par les bienséances »⁶⁰. Bourbon vit d'ailleurs à une époque où l'usage du parfum commence à devenir courant. Catherine de Médicis, arrivée en France en 1533, a amené avec elle son parfumeur, le fameux René le Florentin, qui ouvrit sur le Pont au Change une boutique vite renommée⁶¹. En France comme en Italie paraissent au XVI^e siècle de très nombreux ouvrages consacrés aux essences⁶². On parfume les gants pour chasser l'odeur trop prononcée de la peausserie, on parfume de même les corps, car les odeurs corporelles d'autrui commencent à être considérées comme incommodantes. Ainsi, dans l'Abbaye de Thélème officient des parfumeurs, qui fournissent chaque matin aux dames « eau de rose, eau de nape [de fleur d'oranger], eau d'ange » et entre les mains desquels passent les hommes « quand ils visit[ent] les dames »⁶³. Sans doute la violence avec laquelle Bourbon s'en prend aux gens qui sentent mauvais tient-elle en partie à ce que Norbert Elias a analysé comme « la dynamique des relations sociales entre inférieurs et supérieurs »⁶⁴ : pendant

⁵⁷ *Ibidem*, VII, 18 : « Que les Muses soient en colère contre moi, ainsi que la puissance / de Phébus, que Pallas aussi soit irritée, quoi que je fasse / Et que tous les dieux me soient hostiles, si je ne révèle pas bientôt ta nature / si ta vie continue ainsi à sentir mauvais ».

⁵⁸ *Ibidem*, VII, 19 : *In eundem impuris. Hircium*.

⁵⁹ *L'Invention de l'homme moderne*, p. 52 (souligné par l'auteur).

⁶⁰ *Le Propre et le sale*, p. 99.

⁶¹ Voir par exemple G. Pillivuyt, *Histoire du parfum de l'Égypte au XIX^e siècle*, Paris, Denoël, 1988, p. 122 ; elle affirme que ce René fut vite renommé « pour ses essences ... et ses poisons ».

⁶² Voir A. Le Guéret, *Le Parfum : des origines à nos jours* (Paris, O. Jacob, 2005, p. 103), qui cite entre autres A. Le Fournier, *La Décoration d'humaine nature et ornement des dames* (Lyon, Huguetan Frères, 1541), B. Rigaud et J. Saugrain, *La Pratique de faire toutes les confitures, condiments, distillations et eaux odoriférantes* (Lyon, s.l., 1558), A. Piémontois dit G. Ruscelli, *Les Secrets du Seigneur* (Paris, H. de Marnef, 1573) et qui précise que *La Pratique...* de Rigaud et Saugrain, par exemple, donne pas moins de cinq recettes pour « faire eau sentant bon, à jeter sur robes et linges » (p. 105).

⁶³ Rabelais, *Gargantua*, 1534 (éd. Presses Pocket, Paris, 1992, p. 416).

⁶⁴ N. Heinich, *La Sociologie de Norbert Elias*, p. 8.

longtemps, en Europe, l'odeur fut un « clivage social », comme le dit Elisabeth de Feydeau⁶⁵, et Bourbon, issu de la toute petite bourgeoisie campagnarde (son père est maître des forges de son village de Vendevre sur Barse), a à cœur, presque inconsciemment, d'affirmer son appartenance aux classes les plus cultivées, les plus puissantes, les plus modernes de la société des cours de François I^{er} et d'Henry VIII. Le vigoureux rejet des mauvaises odeurs caractéristiques de ce qu'il appelle à longueur d'épigrammes la « barbarie » médiévale est un des moyens d'y parvenir.

Néanmoins, il y a sans doute chez Bourbon quelque chose de plus profond. Pour lui, la « barbarie » médiévale est bien autre chose que l'inexistence de règles élémentaires de savoir-vivre. La pièce 489 des *Nugae* de 1533, qui mérite pleinement son titre d'« ode » et valut à son auteur tant de tourments qu'il la supprima prudemment des *Nugarum octo libri* de 1538, nous renseigne sur sa conception du Moyen-Âge. Bourbon y oppose en un saisissant diptyque la période bienheureuse de la « Renaissance » à celle qui l'a précédée, dont les hommes sont décrits de façon terrifiante :

*CHRISTVS humani generis misertus,
Perditum tandem reparauit orbem
Et sua nostras ueniens fugauit
Luce tenebras. [...]
Vulgus indoctum, stolidi sophistae,
Barbari, crassi, scioli, loquaces,
Milites Orci pelagusque plane
Flagitium⁶⁶.*

Pour lui, on le voit, tout est dans tout : la grossièreté et l'inculture nourrissent, dans la période précédente, le dépérissement de la religion et l'accroissement des vices. Aussi le fait de ne pas se conformer aux règles de savoir-vivre nouvellement définies témoigne-t-il de quelque chose de bien plus grave qu'un simple manquement à la politesse. Car Bourbon est un parfait représentant de ce que Francisco Rico appelle « le rêve de l'humanisme »⁶⁷ : il est persuadé qu'est tout proche l'avènement d'un monde meilleur, fondé sur la culture et les nouvelles manières. Dès lors, à ses yeux, quiconque s'oppose à ce « processus de civilisation »⁶⁸, dans quelque domaine que ce soit, le remet en question dans son ensemble, ce qui justifie la violence de ses attaques. Il est possible, me semble-t-il, de commenter l'écriture du poète néo-latin comme Pierre Laurens commente celle de Catulle, lorsqu'il dit qu'elle « éclate sous l'irrésistible poussée du sentiment : mépris, dégoût, rancune

⁶⁵ « Parfum de cour et parfum de campagne au XVIII^e siècle », dans *Une histoire du parfum des origines à nos jours*, Paris, Somogy éditions d'art, 2007, p. 135-141 (p. 135).

⁶⁶ *Nugae*, ép. 489, str. 1 et 5, v. 1-4 et 20-24 : « Le CHRIST a pris en pitié le genre humain, / Il a, enfin, régénéré notre monde perdu / Et, par sa venue, Il a fait fuir, de Sa / Lumière, nos ténèbres. [...] Foule inculte, sophistes stupides, / Barbares, grossiers, demi-savants, bavards, / Soldats d'Orcus, nous étions pour ainsi dire / Un océan de vices » (éd. S. Laigneau-Fontaine, o. c., p. 808-809). La pièce lui valut des ennuis car il explique cette « barbarie médiévale » par les méfaits de la *Lupa purpurea*, la *Lerna malorum*, c'est-à-dire l'Église romaine, et la pièce est un « véritable cri de guerre contre [...] le papisme » (P. Leblanc, *La Poésie religieuse de Clément Marot*, Paris, Nizet, 1955, p. 249).

⁶⁷ F. Rico, *Le Rêve de l'humanisme. De Pétrarque à Erasme*, trad. fr. J. Tellez, revue par A.-Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

⁶⁸ C'est la traduction du titre allemand de l'ouvrage de N. Elias (*Über den Prozess der Zivilization*, Bâle, 1939, rééd. 1969) édité et traduit en France en deux tomes, *La civilisation des mœurs* (1973) et *La Dynamique de l'Occident* (1975).

haineuse »⁶⁹. C'est l'importance que Bourbon accorde au renouveau de la culture et de la religion qui est en train de se mettre en place qui l'amène à troquer sa plume de professeur contre une plume de combattant, prêt à abandonner la langue policée et modérée qu'il conseille à ses élèves pour mieux pourfendre, d'une langue à la violence salvatrice, ceux qu'il considère comme de véritables ennemis de son pays.

⁶⁹ *L'Abeille dans l'ambre*, o. c., p. 259 (souligné par moi).

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

- BOURBON, N., *Epigrammata*, Lyon, L. Hyllaire, 1530.
- ID., *Nugae*, Paris, Vascosan et Bâle, Cratander, 1533 (éd. mod. S. Laigneau-Fontaine, Genève, Droz, 2008).
- ID., *Opusculum puerile ad pueros de moribus, siue Παιδαγωγείον*, Lyon, Gryphe, 1536.
- ID., *Nugarum libri octo*, Lyon, Gryphe, 1538 et Bâle, Cratander, 1540.
- ÉRASME, *De civilitate morum puerilium*, Bâle, Froben, 1530.
- GROBIANUS. *Petit cours de musflerie appliquée pour goujats confirmés ou débutants* (éd. mod. T. Vigliano, Paris, Les Belles Lettres, 2006).

ÉTUDES

- Pour une Histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, sous la dir. d'A. Montandon, P.U. de Clermont-Ferrand, 1994.
- DELZESCAUX, S. *Norbert Elias. Civilisation et décivilisation*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- ELIAS, N., *La Civilisation des mœurs*, trad. fr. P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- HEINLICH, N., *La Sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, 1997, 2^e éd. 2002.
- MUCHEMBLED, R., *L'invention de l'homme moderne*, Paris, Fayard, 1988, 2^e éd., Paris, Hachette, 1994.
- RICO, F. *Le Rêve de l'humanisme. De Pétrarque à Érasme*, trad. fr. J. Tellez, revue par A.-Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 2002.